Edward Hopper (1882-1967), *Compartiment C, Voiture 293* – détail (s.d.), collection particulière.

Louis Dantin (1865-1945).

TU TOUSSES ?

MON AMI Sigourdin m'avait invité à passer une fin de semaine à sa villa des champs, et j'avais accepté, quoique atteint d'une légère bronchite. J'étais installé, un peu avant l'heure du départ, dans le train de Vaudreuil. Prendre un train est toujours pour moi une sorte d'aventure et de plongée dans l'inconnu. Dès que je saute dans le wagon, je respire un air pétillant et vif, je me trouve des sens rajeunis, une curiosité neuve. J'ai laissé derrière moi la plate routine des journées, le martèlement de l'usine, l'encagement de la chambre, la banalité des trottoirs et la monotonie des faces ; et j'ai quitté une part de moi-même identifiée avec toutes ces choses. Je m'en vais pour un jour, libre et léger, dans une autre vie, dont le but seul est certain, un peu comme la mort, et où l'imprévu me guette en route sous forme d'incidents et de découvertes. J'entre d'un pas quasi solennel sous la voûte d'acier que décorent des fresques et des lampes. J'aime la longue enfilée des banquettes, évoquant le salon et le caravansérail, le velours des dossiers où je m'enfonce, et le filet doré où je dépose mon mince bagage. Tout ce luxe est à moi, et j'en jouis avec une complaisance de propriétaire.

Chaque voyageur est un camarade accueilli avec intérêt et scruté avec une attention enfantine ; de sa figure, de ses manières, je tire sur son être intime des déductions que Sherlock Holmes admirerait. Chaque jolie femme est l'objet d'un questionnaire muet et d'un flirt voilé dont elle ne se doute pas. Ce wagon est un monde, étrange et varié comme l'autre, et qui comme lui m'entraîne vers la destinée.

J'en étais justement dans mon coin à me payer ces études humaines. Deux ouvriers venaient d'occuper un siège voisin, et dans la détente de leurs traits je lisais la semaine finie, le retour vers les gosses et les longues pipes goûtées d'avance. Ce devaient être des menuisiers, car des brins de sciure parsemaient leurs vestes, et l'un d'eux, par son pouce entouré de toile, témoignait d'un coup de marteau malencontreux. Derrière eux, un monsieur bien mis caressait de l'œil et de l'odorat un melon superbe qui débordait d'une claie d'osier : un de ces cantaloups teintés de l'or des midis, ciselés de délicats filigranes, marqués d'avance par leurs côtes en parts généreuses, qui font la gloire des maraîchers de Westmount. Et je voyais, demain, la table ronde étalant sa nappe fine et ses couverts d'argent, et faisant cercle autour du melon-roi entrôné dans la porcelaine, la famille expectante et recueillie comme pour un rite. Un couple s'encadra dans la porte d'entrée : la dame, grande et plantureuse, la démarche assurée, pressant sur son cœur une boule laineuse que je reconnus être un caniche ; et le mari diminutif, ployant sous les sacs et les paquets, avec cet air de résignation totale que seule peut imprimer une longue carrière d'obéissance.

À mesure que s'avançait l'heure, d'autres types se pressèrent, spécimens de tous pifs et de toutes frimousses, sortis de toutes les couches sociales, et mon attention morcelée finit par ne plus voir en eux qu'un être collectif, une foule, murmurant et grouillant dans ce véhicule qui commençait d'être une étuve.

La banquette précédant la mienne était restée vide. Présentement une jeune femme s'y glissa sans bruit. Comme elle était venue par l'arrière et me tournait le dos, tout ce que j'en pus voir fut la courbe d'épaules bien formées, les tons clairs-obscurs de la nuque révélant une brune, et les torsades d'une sombre et abondante chevelure. Sa robe était toute simple et d'une serge commune, mais j'apercevais à sa taille une écharpe de moire aux teintes inusitées, aux dessins fantasques, qui donnait du piquant à cette toilette. Elle s'assit, et au même instant la voix du chef de train résonna, scandant les arrêts du parcours, quelques retardataires essoufflés se précipitèrent, et l'express s'ébranla dans un remuement de ferrailles.

Nous avions laissé derrière nous les dernières rues malpropres et les dernières suies d'usine : la campagne verdissait maintenant, encore citadine par la multiplicité des villas et le carrelage des jardins. De temps en temps le canal découvrait son ruban gris presque à fleur de ses berges plates. Et je suivais des yeux, saisi maintenant d'une vague torpeur, les champs, les buissons, les alignements de légumes, courant à toute vitesse à rebours du train, se bousculant dans la hâte de fuir, et poursuivis par les longues enjambées des poteaux de télégraphe.

À ce moment un picotement léger me prit à la gorge : c'était ma bronchite. Nullement grave, cette bronchite, seulement importune et ne voulant qu'une chose, ne pas se faire trop oublier. J'eus, pendant une minute, une quinte de toux sèche et menue, d'ailleurs fort discrète et noyée dans le tintamarre ambiant. Pourtant, quand elle cessa, j'avais cru remarquer que la dame d'en avant avait tressailli et prêté l'oreille.

Mes autres compagnons de voyage s'étaient mis à l'aise, et le wagon présentait un aspect familial. Trois ou quatre gamines gambadaient en riant le long de l'allée, s'accrochant au passage aux basques et aux jupes. Un jeune homme s'absorbait dans le résultat des derniers sports. La dame plantureuse s'éventait, et, tassé dans son quart de place, le petit homme, l'air avili, portait maintenant l'horreur pékinoise.

Nous approchions de Lachine, et déjà des bouffées plus fraîches nous venaient du fleuve. Excité sans doute par l'air vif, un autre accès de toux me saisit. Alors je vis, à ma surprise, ma jeune voisine tourner la tête et fixer sur moi, bien en face, deux grands yeux d'un noir éclatant. J'aperçus en même temps une figure d'un charme exotique, à l'ovale délicat, aux lèvres gracieusement arquées, au teint d'un brun touché d'olive, dont les joues un peu pâles se coloraient pourtant au centre de deux cercles empruntant leurs tons à la pulpe mûre des grenades. Mais les yeux surtout étaient remarquables, avec leur orbe généreux, leurs pupilles sombres et leur rayon perçant comme un dard. Toute la physionomie dénotait l'étrangère : italienne peut-être, ou grecque, ou française du midi ? Elle me parut jeune, de cette jeunesse moins fleurie, mais plus savoureuse, des femmes de vingt-cinq à trente ans. Quant à sa classe sociale, je la jugeai une femme du peuple, mais d'un peuple affiné et dépassant le niveau commun.

Dans ce regard délibéré, qui n'avait duré qu'une seconde, elle avait rencontré mes yeux sans en paraître gênée ni surprise. Je n'avais lu dans ce regard qu'une tension sérieuse et peut-être une question muette. Puis, posément, elle avait repris sa posture première ; et le train roulait comme avant parmi la danse des arbres et la course basse des talus.

On est toujours flatté d'être lorgné par de beaux yeux, même quand c'est sans rime ni raison. Je goûtai un instant l'image de ces prunelles noires et ardentes. Puis, les cris perçants d'un bébé que rien n'apaisait captèrent mon attention, et je me mis à plaindre le martyre des mères de famille.

Nous dépassions à peine les chalets de Dorval quand un agacement nouveau m'avertit que la bronchite n'avait pas son compte. La petite toux recommença. Chose inouïe ! Au même instant mon inconnue tournait vers moi sa jolie figure et m'enveloppait d'un regard songeur, plus appuyé, plus intense encore que le premier ; puis lentement, comme à regret, faisait volte-face, et ne me montrait plus que les poils follets de son cou et la ligne arrondie de ses épaules.

Cette fois la curiosité me saisit. Qu'était cette femme ? Pourquoi m'avait-elle regardé deux fois avec cette expression étrange ? Était-elle, en dépit de son air digne, à l'affût de quelque aventure ? Avait-elle peut-être, dans cette toux discrète, entendu un signal, un appel déguisé à son adresse ? Pourtant elle n'avait pas souri, et ses grands yeux, en croisant les miens avaient semblé tristes. En tout cas, elle m'intéressait, et je me mis à faire sur son compte les plus romantiques hypothèses, à souhaiter quelque prétexte pour obtenir d'elle-même le mot de l'énigme. Même un *flirt* léger avec ces yeux-là ne m'eût pas déplu. J'eus un instant l'idée puérile de toussoter sans cause pour voir ce qui en résulterait. Mais je n'eus pas longtemps à combattre cette suggestion indigne : le destin lui-même intervint. Comme nous longions les rives de Valois et voyions miroiter la nappe immense du lac Saint-Louis, je sentis naître en mon larynx, puis croître avec une violence fatale, le chatouillement précurseur. L'instant d'après, une toux irrésistible me secouait.

Et lentement, mue elle-même par une force, ma voisine se tournait vers moi, et, avec une audace très calme, me fixait de ses yeux pareils à des diamants noirs. Puis, d'une voix fort douce, elle me dit :

— Tu tousses ?

— Je tousse un peu, madame, répondis-je plutôt ahuri, et je vous prie de m'excuser.

Elle se tut un instant, continuant de me scruter, puis elle reprit :

— Tousses-tu comme ça depuis longtemps ?

— Oh ! une semaine ou deux, peut-être : c'est fort ennuyeux en compagnie.

Elle secoua la tête comme si je n'avais pas compris.

— Viens t'asseoir près de moi, dit-elle.

J'y allai. Ses cils s'abaissèrent tandis qu'elle murmurait avec un ton de pitié tendre :

— Prends garde : c'est méchant, ces toux-là. On croit que ce n'est rien, et puis... Il faut bien te soigner, ne pas rester dans les courants et prendre du lait quand tu te couches.

Ma foi, je nageais en plein rêve. Je balbutiai à tout hasard :

— C'est un conseil à suivre : je vous en remercie, pour sûr.

— Ça me fait mal, dit-elle, d'entendre tousser. Où vas-tu tout de suite ?

— À l'Île Perrot, chez un ami.

— Moi, je vais à Vaudreuil, voir mon frère.

— Et passer le dimanche sur l'eau ?

— Oh ! non, le passer à l'hospice. Mon frère est malade, bien malade.

Sa poitrine se gonfla dans un grand soupir. Elle reprit :

— Tu n'as pas de famille ici ?

— Hélas ! non, je suis seul, comme si j'étais tombé d'un astre. Et des fois, vous savez...

— Quelle est ton occupation ?

— J'en ai plusieurs, madame. La plupart du temps je suis artiste ; mais de plus je manœuvre une scie dans une fabrique de boîtes, et les soirs, j'écris des romans et joue l'orgue dans un cinéma.

— Comme ça, tu as fait des études ?

— Oui, de toutes sortes, j'oserais dire.

— Mon frère, lui, serait médecin, s'il n'avait pas eu ce malheur. Il entrait en dernière année à l'école de Laval.

La pensée de son frère la préoccupait. Je devinais quelle place ce frère tenait dans son cœur.

— Vous espérez le sauver, sans doute ? demandai-je.

— Nous ne savons pas. Quelquefois il reprend des forces, et puis il tousse plus que jamais. C'est cela, vois-tu, qui le tient, cet affreux mal à la poitrine. Il n'a que vingt-trois ans ! Il était vigoureux, superbe, quand cet hiver il a pris du froid après une soirée ; et depuis, rien n'y a fait. Nous sommes si navrés de le voir ainsi ! Mon père en était fier, il aurait tout donné pour lui. Nous le soignons de notre mieux ; nous l'avons envoyé à Vaudreuil à cause du grand air, et je vais le voir chaque semaine. Mais cette toux est terrible : nous avons peur !

Il y avait maintenant une épouvante dans ses yeux et sa voix.

— C'est pour ça, reprit-elle, que je n'aime pas t'entendre tousser.

Alors tout le mystère de cette aventure s'éclaira pour moi. Je vis que cette femme était à cent lieues de toute entreprise équivoque ; qu'elle m'avait regardé et plaint, sans souci de conventions froides, sous l'impulsion franche de son cœur ; que ses paroles étaient la vibration d'une sympathie vraie et humaine. Emplie du tourment de son frère en lutte avec la mort, elle avait vu en moi un autre être menacé du même danger ; une irrésistible pitié l'avait poussée à avertir, à consoler le frère inconnu. Peut-être avait-elle cédé pour une part au besoin de dire sa douleur et d'être consolée elle-même. J'eus honte de mes premiers soupçons et méprisai le rêve frivole qu'ils avaient fait naître. Une autre émotion me saisit, la surprise attendrie de cette rencontre, la gratitude pour cette pure aumône de l'âme. Alors, par respect pour cette femme qui me traitait avec la familiarité d'une sœur, je la tutoyai, moi aussi.

— Je comprends maintenant pourquoi tu m'as parlé. Tu es bonne. Dis-moi, de quelle nation es-tu ?

— Je suis arménienne.

— Et ton nom ?

— Ritza Hadjian. N'as-tu pas lu ce nom, rue Notre-Dame, au-dessus de la mercerie que tient mon père ?

— Mais tu parles bien le français : où l'as-tu appris ?

— Dans mon pays, d'abord, puis à Montréal, chez les sœurs.

Arménienne ! Ce mot m'avait transporté soudain à des milliers de lieues, dans la terre vénérable et biblique où vit une race aussi vieille que le monde. Il me sembla que s'éveillait en moi une âme orientale que j'aurais eue dans quelque existence lointaine. Cette banquette, ce wagon vulgaire avaient disparu. J'étais dans une plaine d'Arménie, rafraîchie par des sources et bercée au murmure des palmes. J'avais croisé cette femme dans un sentier suivi depuis cinq mille ans par les pâtres. Elle portait sur sa tête un vase rempli de vin ou d'huile, et ses pieds chaussaient des sandales. Son frère gisait non loin, au repli d'un val, tordu par un mal mystérieux, sous une tente faite de peaux de chèvres. Le vieux père le veillait, atterré et farouche. Elle s'avançait éplorée à ma rencontre, puis s'arrêtait, prêtait l'oreille, fixait sur moi ses grands yeux noirs et me disait : « Tu tousses ? » Et cette sympathie vierge offerte à l'errant inconnu avait quelque chose de la simplicité, de la spontanéité de l'Éden.

— Es-tu mariée ? demandai-je.

— Non, je demeure avec mon père.

— Pourquoi ne te maries-tu pas ? Car tu es belle et tu serais aimée.

Un sourire un peu triste effleura ses traits.

— Je sais, dit-elle, mais tu vois quel est mon devoir. J'avais un ami quand mon frère est tombé malade, mais il ne m'a pas attendu.

— L'insensé ! ne pus-je m'empêcher de m'écrier. Un autre comprendra ce que tu vaux et t'adorera.

À ce moment un regard jeté au dehors me fit voir que nous avions atteint les campagnes rases de Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île et me ramena brusquement dans le domaine des réalités. Je savais qu'en quelques minutes nous aurions franchi la distance qui nous séparait de l'Île Perrot. Mon songe d'Orient allait finir, à peine commencé. Cette sœur inconnue, un instant rapprochée de moi par un jeu du destin, allait s'éloigner à jamais. Cette sympathie née d'un hasard allait se dissoudre à la merci d'un autre hasard. Ritza Hadjian s'en allait vers son frère plus cher, et sa figure noble et songeuse, le velours noir de ses grands yeux, sa voix aux notes chaudes et douces, allaient sombrer pour moi dans le lointain des choses passées.

Je ne sais pourquoi je sentis alors un cruel serrement de cœur, quelque chose comme le désespoir d'un soutien perdu, pourquoi ma voix trembla et faiblit tandis que, me penchant vers elle, je murmurais presque à son oreille :

— Je vais te quitter à présent, mais je te remercie. Je te remercie plus vivement que tu ne peux comprendre. Tu es la seule, sans le savoir, qui se soit jamais souciée si je souffrais dans mon corps ou mon âme. Tu m'as donné en une minute plus de charité, de pitié, d'amour vrai que je n'en ai eu de ma vie. Jamais je n'oublierai ton nom, ton visage et tes paroles. Je souhaite que ton frère guérisse et que tu sois heureuse.

Le train ralentissait sa marche. « Île Perrot ! Île Perrot ! » clamaient de toutes parts les serre-freins. Je me levai. Elle me tendit la main et pressa franchement la mienne. Puis plongeant dans mes yeux une dernière fois ses prunelles profondes (oh ! si pleines de la grande pitié humaine, si chargées de l'instinctive tendresse de la femme !) les détournant ensuite comme pour cacher une émotion :

— Soigne-toi bien, dit-elle. Je suis ton amie pour toujours. Je prierai pour toi.

La semaine d'après, je longeais la rue Notre-Dame. Une mélancolie noire me tenait sans cause. Or, pendant que j'errais, je m'étais rappelé ma compagne du train ; et je conçus l'idée fantasque, aux vagues indices qu'elle m'avait fournis, de découvrir sa demeure. Je me mis à examiner, de droite et de gauche, les enseignes des boutiques, y cherchant le nom peu commun qu'elle s'était donné. Je ne fus pas très longtemps sans voir, de l'autre côté de la rue, étalés au long d'une bâtisse, les deux mots : Éphrem Hadjian, puis, en lettres moins fortes : importations arméniennes ; étoffes et merceries. Le magasin était d'aspect assez imposant ; les vitrines entassaient des marchandises variées et disparates : toiles, damas, tapis, boîtes incrustées, vêtements aux couleurs voyantes. Je jugeai qu'une des formes de ce négoce était de fournir à nos colporteurs les foulards éclatants, les nappes brodées et les bijoux dont se compose leur balle nomade. D'après les apparences ce commerce était important, et son propriétaire devait jouir d'une certaine fortune. Au-dessus du magasin courait un logement privé, apparemment fort bien tenu, dont les fenêtres se voilaient de rideaux discrets.

Je me dis : « C'est là qu'ils habitent. Pendant le jour, sans doute, elle se tient au comptoir. Si je poussais cette porte, je trouverais là son vieux père, à la barbe blanchie des patriarches, et elle à son côté, avec ses yeux intenses, avec ses yeux calmeurs qui me reconnaîtraient et me souriraient. »

Longtemps j'hésitai, mon cœur battant plus vite. Longtemps je repassai devant cette façade, guettant un signe de vie aux rideaux, faisant l'inventaire des vitrines. Mais je songeai enfin : « Pourquoi gâter, en les disséquant, les choses exquises ? Il vaut mieux garder en mon âme, avec sa grâce de fleur, avec son charme ailé et pur, ce gentil souvenir. »

Déjà, d'avoir été si près, je me sentais moins seul, et mon mal s'endormait d'un baume subtil. Je passai outre, adressant un adieu secret à Ritza, ma sœur d'Arménie, qui peut-être l'aura entendu.

Mais, en déambulant, je me retraçais toute la scène du train de Vaudreuil, et je rêvais d'un monde où toute âme serait sœur de toute autre âme ; où la sympathie circulerait comme l'air, éclaterait comme la lumière ; où tout ce qui est dans le cœur monterait aux lèvres, libéré de barrières factices ; où l'on pourrait aborder sans formes le passant aux traits altérés, la femme aux yeux rougis, le vieillard au teint hâve, et leur dire : « Tu souffres ? » ; où l'on partagerait de même le bonheur, où l'on crierait au riant couple dont on ignore le nom : « Évohé ! joie aux fiancés ! », à la beauté inconnue qu'on croise : « Tu es ravissante, je t'admire ! » à l'ouvrier qu'on voit ciseler un linteau : « Tu es un chic artiste » ; – et où tout cela jaillirait d'âmes innocentes et fraternelles, ferait partie de l'étiquette et du savoir-vivre, serait digne, convenable et prescrit.

Tu tousses ?,
un conte de Louis Dantin / Eugène Seers (1865-1945),
a été écrit en 1921.

© Vertiges éditeur, 2025
ISBN : 978-2-89854-544-3

Dépôt légal – BAnQ : premier trimestre 2025

– 2 545e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org